

**MAX-FIRMIN LECLERC**

\*\*\*

**LA RÉPUBLIQUE DU MÉPRIS**

**OU**

**LE CIMETIÈRE DES CRABES**

**ROMAN**

**PRÉFACE**

**pour l'édition 2010.**

Ce livre a paru pour la première fois en 1975 sous le titre :

**« La République du Mépris ».**

Une jeune maison d'édition m'a proposé de rééditer ce livre : j'ai accepté avec une certaine jubilation.

D'autant plus que, récemment, un professeur intégriste a plagié ce titre en « méprisant » des associations ou organisations dignes de respect.

Je ne veux pas polémiquer et j'ai choisi de prendre un titre « double », comme au Grand Siècle, pour cette seconde édition.

De même, comme j'ai trouvé plusieurs homonymes sur la « Toile », j'ai ajouté mon deuxième prénom qui est aussi celui de mon grand-père, artisan-tonnelier.

Voici donc **« La République du Mépris ou Le Cimetière des Crabes ».**

Le grand poète et philosophe persan, Ahmadinedjad, contemporain de Montesquieu, m'a inspiré ce titre anti-plagiat : *« Assieds-toi à la porte du cimetière, et attends de voir passer le cadavre de ceux qui t'ont ruiné ».*

Autrefois, certains lecteurs innocents m'ont demandé les noms des individus qui s'agitent et se nuisent dans ce « panier de crabes ».

Aujourd'hui, les protagonistes de cette Télévision de l'âge glaciaire sont morts ou dans un état voisin.

D'ailleurs, qu'importe les noms véritables, puisque de tels personnages ont vraiment vécu, puis ont disparu dans les scories de l'Histoire de la Télévision... et ont été remplacés par d'autres qui perpétuent la même filiation...

Et les crabes ont proliféré de plus belle !

Oui, lecteurs et téléspectateurs du XXIème siècle, cette Télévision a bien existé... au siècle précédent.....

**Max-Firmin LECLERC.**

1<sup>er</sup> Janvier 2010.

*N'ayez pas peur !*

*Le Courage n'est pas une maladie contagieuse !*

**YANG XAM TAO**

**Philosophe Chinois du XV<sup>ème</sup> Siècle.**

Déjà une petite heure que je roule dans la bruine, face aux phares jaunes des couillons processionnaires qui foncent s'entasser dans les usines et les bureaux de la capitale.

Mon moulin ronronne en avalant ses cent-dix, cent-quinze kilomètres à l'heure, ma vitesse de croisière. De temps en temps, il faut que j'appuie sur le frein pour permettre à une chenille aux gros yeux éblouissants de réintégrer sa colonne.

Signe annonciateur du mauvais temps, une aube maigre se lève en se nimbant dans un halo rougeâtre, à travers des nuages effilochés, légèrement sur ma gauche, au-delà des caténaïres et des poteaux noirs de la ligne de chemin de fer.

Dans quelques jours, ce sera le printemps : sacré printemps !

Je la connais bien cette route du Sud-Ouest. J'y passe régulièrement depuis un an et demi, depuis que j'ai acheté une ferme là-bas.

Oh ! pas une grosse ferme ! Non ! quinze hectares avec trois centaines de pruniers et un peu de vigne.

Le déficit permanent, mais un havre de paix !...

En cadence, mes essuie-glace lèchent consciencieusement la pluie boueuse qui dessine ses rameaux sur le pare-brise. Parfois, un camion lance une bonne giclée d'eau, à la manière d'un accessoiriste qui, dans une scène de tempête, envoie d'un seul coup le contenu de son seau.

Je suis très calme, très sûr de moi.

Après des jours d'hésitations, de tergiversations, après une dernière nuit sans sommeil, j'ai pris la décision suprême.

Machinalement, j'ai jeté dans ma valise mon pyjama et ma brosse à dents — un vieux réflexe de voyageur, car je n'en aurai plus guère besoin !

En tournant en rond dans mon appartement, j'ai attendu six heures pour prendre la route — encore une habitude ! — Il y a plus de trois ans, j'ai filmé le président de la Prévention Routière et ses chiffres se sont gravés dans ma mémoire : 60 % des accidents se produisent la nuit, pour une circulation inférieure à 20 %. Depuis que j'ai réalisé cette émission, je ne roule plus pendant la nuit !

Mais est-ce que cela peut avoir de l'importance, maintenant ?

Parce que ma tête a cessé de plaire, je me retrouve chômeur à quarante-six ans. Mon compte en banque est à sec et mes traites vont bientôt m'aboyer aux fesses.

\*\*\*

Un village à traverser. Il faut ralentir. Je n'ai jamais vu de poulets par ici, mais il suffit d'une fois. Et surtout, je n'ai pas envie de discutaitler avec la flicaille.

En retournant mes pensées dans ma tête, cette nuit, a jailli l'idée du pistolet qui est caché dans ma ferme, un sept-soixante-cinq que j'ai rapporté de la dernière guerre.

Revoir ma terre, et mourir là-bas !

Ça peut paraître idiot de faire six-cents bornes pour se démolir avec un parabellum alors qu'il y a bien d'autres moyens.

Mais, après tout, ça me regarde, non ?

Et puis, l'arme à feu, n'est-ce pas encore une façon de mourir debout comme un combattant, quand on a vécu debout ?

Lorsque j'ai pris ma résolution, je pensais à une chasse. Un gibier. Un lièvre. Ou plutôt un cerf. Sans doute les chasseurs manquent-ils d'imagination ? Sinon, ce sont des gens cruels. Je me représentais, mieux, j'étais le cerf, traqué, poursuivi, et qui courait, et qui s'essoufflait...

Comme lui, je me suis senti seul, cerné de toutes parts, acculé au suicide.

Je n'aimais pas ce mot, suicide, quand je menais une vie normale. Il me semblait exprimer une maladie honteuse. A présent que je l'ai apprivoisé, il me paraît un terme aimable, comme fleur ou libellule.

Et le cerf, encerclé par la meute, s'était arrêté, haletant, noble et digne...

Mais non, ma comparaison avec un cerf était ridicule. La société m'avait pris, avait exprimé de moi tout ce qui pouvait la nourrir, et maintenant, elle me jetait après usage.

J'étais à peine un citron pressé !

Et un citron pressé, un !...